

Mon beau village

Pierre de Billy

Numéro 68, printemps 1996

Destination patrimoine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17199ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de Billy, P. (1996). Mon beau village. *Continuité*, (68), 30–35.

Mon

Beau

De la reconstitution « garantie d'époque » de Place-Royale ou du Village québécois d'antan, aux fantasmes télévisuels du village d'Émilie ou de Shehaweh, en passant par l'exotisme exaltant de la ruée vers l'or et l'odeur tenace des racines amérindiennes, la même quête tenaille le visiteur : écouter résonner l'authentique en soi. Et tant pis si ce que l'on entend parfois sonne un peu faux, la foi fait une jolie musique.

PAR PIERRE DE BILLY

Les villages historiques constituent depuis plusieurs décennies des sites fort populaires auprès des touristes. Seulement, il y a village et village. Alors que certains promoteurs offrent des visites de bourgades construites de toutes pièces pour des séries télévisées, d'autres reconstituent des patelins d'autrefois en transportant sur des dizaines de kilomètres des maisons authentiques pendant qu'un troisième groupe exploite des installations existantes rappelant un passé récent ou mettant tout simplement en valeur l'exotisme des habitants des campagnes. Tous prétendent puiser dans l'authentique, même si, parfois, les puristes tiquent à la vue de procédés qui leur paraissent un peu toc.

« En y regardant de plus près, dit l'historien Alain Roy, auteur de l'ouvrage *Le Vieux-Québec, 1945-1963, Constructions et fonctions sociales d'un lieu de mémoire nationale*, on découvre que les reconstitutions historiques ont fortement été influencées par certaines modes. » Le quartier de Place-Royale à Québec, explique M. Roy, est tout droit issu d'une époque où les élites québécoises d'après la Seconde Guerre mondiale ne juraient que par les temps de la Nouvelle-France. On cherchait alors à conjurer une crise d'identité résultant de la soudaine ouverture au monde et de l'Amérique anglophone toute proche et si influente.

« La mode des reconstitutions exactes qui faisait à ce moment rage sur tout le continent, rappelle l'historien, a fourni à ces gens un efficace outil de "purification ethnique" qui a contribué à l'élimination de tous les immeubles d'époques ultérieures situés dans l'arrondissement de Place-Royale comme autant de

scories impures. Par souci d'authenticité, on a gommé deux siècles d'histoire, un peu à la manière des Américains qui ont, dans leur reconstitution du site historique Williamsburg, passé sous silence toute la période de l'esclavage noir. »

Ô nostalgie...

Selon Alain Roy, deux avenues s'offrent à qui veut bâtir village sur les fondations de l'histoire : un environnement figé dans le temps ou un cadre vivant qui tienne compte du passage des ans. Claude Verrier jure bien travailler dans la seconde catégorie, même s'il a choisi d'arrêter le sablier en 1910, lorsqu'il a fondé le Village québécois d'antan de Drummondville. Au moment de la création de cette agglomération touristique, en 1980, ce docteur en histoire érudit et pragmatique a choisi comme époque de référence le XIX^e siècle en son entier. Muni d'un premier budget de collection, il a écumé les campagnes à la recherche d'objets témoins. « Il était temps qu'on s'y mette, bougonne-t-il. Les Américains amateurs d'antiquités étaient en train de commettre une véritable razzia sur notre patrimoine. »

De 14 maisons qu'il comptait au départ, le village d'antan est passé depuis à une « population » de 22. Tous les bâtiments sont authentiques et on a dû ratisser jusque dans un rayon de 100 kilomètres pour prélever certaines maisons. L'ensemble est très réussi, avec ses maisons imprégnées de la vie passée et la petite église (seul bâtiment construit de toute pièce) magnifiquement reconstituée. Poussant le souci du détail jusqu'au vivant, le village compte une ferme, avec vaches, chevaux et vénérables tracteurs, où les familles peuvent se familiariser avec des techniques agricoles révolues. Les visiteurs, ça ne fait pas de doute, viennent ici faire le plein de nostalgie. Le village d'antan est l'incarnation littérale d'un bon vieux temps mythique et vaguement regretté.

Malgré ses attraits indéniables, le site de Drummondville doit faire face à des problèmes de financement chaque année plus aigus. Les maisons d'origine apportent, certes, un cachet indéniable, mais leur âge les rend vulnérables aux intempéries et les budgets de maintenance se font lourds. Pour occuper les périodes creuses, on s'est spécialisé dans la préparation

village

de plats typiques, car qui dit village d'antan, dit aussi repas d'autrefois. « Mets de chasseurs à l'automne, soupers de Noël aux fêtes et plats à l'érable au printemps, on les fait tous, dit Claude Verrier. Et c'est ça qui nous sauve la mise. » Car il est révolu le temps où les clients remplissaient par milliers et en colonnes serrées les rues du village. Le Village d'antan attire encore son lot d'inconditionnels, mais ceux qui faisaient sonner la caisse s'en sont allés plus à l'ouest. Ceux-là n'étaient pas des mordus d'histoire et la nostalgie comptait pour assez peu dans leur pèlerinage. Ils venaient tout simplement voir le décor de l'émission télévisée *Entre chien et loup*. « J'ai cru pendant longtemps que la qualité de notre animation faisait la différence, mais je me suis rendu compte que la télé c'est fort en diable, témoigne Claude Verrier. Après la fin de la série, les autres de Grand-Mère ont bien failli avoir notre peau. »

Un décor de plus

Ces « autres », ce sont les promoteurs du village d'Émilie. La concurrence est d'autant plus odieuse aux yeux de Claude Verrier que la bourgade où évoluaient Ovila et sa promise n'est constituée que de décors de ciné-télé, ce qui n'empêche pas les visiteurs d'affluer et de s'ébaudir devant les fausses boiseries, les pitouines de carton-pâte et le four à pain en styromousse. Ici, les propriétaires ont choisi une formule qui permettra, croient-ils, de pallier la baisse de clientèle suivant l'interruption de la série télévisée. On a aménagé tout à côté les cabanes en bois rond de la série *Blanche* et le village amérindien de *Shehaweh* et, un peu plus loin, le bateau pirate ayant servi au tournage du film *Mathusalem*. Le tout prend des allures de studios hollywoodiens parachutés en pleine nature.

Malgré ces efforts, le site du village d'Émilie n'a jamais pu revivre le sommet des 125 000 visiteurs atteint en 1991, l'année de diffusion de la série *Les filles de Caleb*. « Et ça ne pouvait faire autrement, estime Claude Cossette, ex-publicitaire et professeur de communications à l'Université Laval, car le succès de ce type d'attraction touristique est directement lié aux cotes d'écoute. On peut bien rêver d'inculquer des notions d'histoire aux visiteurs, mais à mon avis le potentiel culturel de ces installations est bien limité. Les clients du



Village minier de Bourlambaque



Village d'Émilie, Grand-Mère



Village québécois d'antan, Drummondville



Village de Saint-Ubalde de Portneuf



Onouah Chetek8e, un village huron wendat près de Québec

village d'Émilie ne sont là que pour une chose : retrouver l'environnement d'une héroïne qu'ils ont aimée. Le contexte historique n'est, pour ainsi dire, qu'un décor de plus. »

Un point de vue que ne partage pas Mirella Marandola, gestionnaire à la Corporation du centre de la culture de Grand-Mère, l'organisation propriétaire des installations. « Nous intégrons un maximum de contenu historique dans l'animation destinée aux visiteurs, plaide-t-elle. Colonisation de l'Abitibi, histoire amérindienne et vie agricole du XIX^e siècle sont traitées et expliquées par nos guides. » Culture de téléroman, mais patrimoine quand même, en somme. Faut-il s'étonner, cependant, si la toute nouvelle installation dont s'enorgueillit le centre de la culture de Grand-Mère soit un beau MacDonald tout neuf situé de l'autre côté de la route, juste en face de l'école d'Émilie ?

Filon historique

Au village minier de Bourlamaque, en Abitibi, on a choisi de ne pas mélanger les genres. Ici, le thème est minier d'un bout à l'autre du site, des cabanes en bois rond habitées par les premiers mineurs venus extraire l'or du sous-sol de Val d'Or au début des années 1930 jusqu'aux installations de la mine toute proche. « Une époque qui peut sembler bien peu éloignée dans l'histoire, dit Pierre Dufour, directeur de site pour la corporation du village, mais pour nous, c'est le temps des origines. »

Le village minier situé au cœur de Val d'Or n'a peut-être pas l'âge vénérable des vieilles maisons normandes, mais il n'a à envier l'île d'Orléans ni sur le pittoresque ni sur l'authentique. « Pourtant, on n'a pas eu la partie facile lorsqu'est venu le temps de demander un classement historique, rappelle Pierre Dufour. C'est un peu compréhensible, si on considère qu'aux Affaires culturelles de ces années 1970, on n'avait jamais eu



À la Cité de l'Or, le thème est minier d'un bout à l'autre du site.

une telle demande pour des immeubles âgés d'au plus 40 ans. Nous avons dû inviter les gens du Ministère pour une visite des lieux. Au premier coup d'œil, ils ont été convaincus. » On le serait à moins. Déambuler dans le quartier du village minier procure un dépaysement total. Toutes ces maisons ont véritablement conservé leur aspect

de *campes* de mineurs des temps héroïques de la colonisation de l'Abitibi.

Bien qu'elles soient construites en matériaux frustes, les maisons du village minier sont agencées dans des rues impeccablement quadrillées. Les ingénieurs de la compagnie minière qui louait ces maisonnettes aux travailleurs ont en effet eu soin de dresser de soigneux plans d'urbanisme. Pendant ce temps, la ville de Val d'Or, tout à côté, se développait anarchiquement, hôtels et habitations s'entassant au hasard. « Les maisons en rondins du village minier n'ont jamais perdu leur vocation d'origine, précise Pierre Dufour. Aujourd'hui encore, des familles y vivent. Elles sont pourvues du confort moderne à l'intérieur, mais les murs sont résolument d'époque... et d'écorce. »

Cependant, la Corporation du village minier de Bourlamaque avait dans ses cartons des projets d'une autre envergure. Depuis la fermeture définitive de la mine Lamaque en 1989, on cherchait un moyen de récupérer les installations pour une éventuelle exploitation touristique. On imagina alors d'intégrer au village minier des visites de bâtiments industriels et des expéditions à plus de 75 mètres sous terre. Six ans et 3,6 millions de dollars de subsides plus tard, le complexe de la Cité de l'Or voyait le jour en octobre 1995. « Nous pouvons parler aujourd'hui d'un vaste site d'interprétation du patrimoine industriel, déclare Pierre Dufour. Dès notre première saison, nous avons doublé le nombre de ces touristes courtois, curieux et désireux d'apprendre qui constituent notre clientèle. Pour le moment, la grande majorité des visiteurs sont des Québécois, mais nous avons une intéressante poussée du côté des touristes français qui semblent prêts à explorer d'autres thématiques que celle des sempiternels Indiens et coureurs des bois. »

Moi Indien, toi touriste

Malgré les vœux pieux de Pierre Dufour, les 10 000 visiteurs annuels du complexe de la Cité de l'Or sont encore à quelques années-lumière du succès de foule du village Onouah Chetek8e exploité par les Hurons de la réserve de Wendake, en banlieue de

La qualité de l'interprétation compte pour beaucoup dans tout village à caractère historique. Ici, le village Canadiana de Rawdon dans l'Estrie.

Photo : Brigitte Ostiguy



Québec. Cette petite reconstitution d'un village wendat traditionnel attire, bon an mal an, plus de 200 000 visiteurs, une performance exceptionnelle pour un site touristique de ce type. La clientèle, est-il besoin de le préciser, se constitue à 90 % d'Européens (dont 75 % de Français) friands d'archétypes de cinéma western. Le village traditionnel est planté au bout de la réserve au travers d'une suite de garages en tôle qui n'ont rien de bien pittoresque. Pour qui a quelques notions d'iconographie amérindienne, la visite d'Onouah Chetek8e recèle quelques surprises. Ainsi, ce totem qui s'érige à l'entrée du site (les totems de bois ne font pas partie des traditions wendates) ou encore ces productions artisanales de tribus Aïda de l'Ouest canadien et ce crâne de bison qui voisinent les masques hurons sur les murs de la maison d'accueil.

« Nous vendons aussi dans notre boutique des bijoux navajo et de l'artisanat de l'Ouest, ajoute sans sourciller Luc Gros-Louis, le gérant de l'endroit. Ce que nous offrons, c'est un morceau de culture huronne dans une atmosphère amérindienne générale. Mais il serait injuste de dire que nous ne vendons que de l'indien de carte postale, car nous passons beaucoup de temps à parfaire nos connaissances sur les nations huronnes : la maison longue est aussi près que possible de la réalité, la fabrication de raquettes fait appel à nos techniques ancestrales et les mets traditionnels telles la bannique et la sagamike (soupe de gibier) sont authentiques. » Les touristes français sont de toute façon ravis. Enthousiastes et studieux, ils raffolent des mets qui leur sont servis et posent moult questions aux jeunes guides qui, il faut bien le reconnaître, possèdent sur le bout de leurs doigts leur ethnologie amérindienne.

L'authentique dans le quotidien

Les Hurons de Wendake ne sont pas les seuls à profiter de la manne touristique que nous vaut depuis quelques années l'effet conjugué d'un intérêt croissant des Français pour l'Amérique et un huard faisant du rase-motte sur les marchés européens. Céline Gingras, présidente du centre de vacances Portneuvois, a découvert, voilà 20 ans, une matière première précieuse et insoupçonnée : l'accueil et la culture de l'habitant. L'idée de départ était fort simple : offrir aux voyageurs des vieux pays le summum de l'exotisme, une ou deux nuits chez les villageois de sa paroisse : Saint-Ubalde, comté de Portneuf, 1650 âmes, une école, une caisse pop, deux scieries. « En 1976, je me débattais comme un diable dans l'eau bénite pour promouvoir mon projet et aujourd'hui, je dois avoir plus d'une cinquantaine de concurrents répartis dans 17 villages. L'an dernier, nous avons eu 24 000 nuitées pour le seul village de Saint-Ubalde. »

Saint-Ubalde est une bien mignonne agglomération avec ses rues bien ordonnées et son église surplombant un paysage sauvage de montagnes et de lacs. Mais elle n'a, quoi qu'en disent les fiers

Portneuvois, rien de plus exceptionnel que les jolis hameaux de l'Estrie ou de la côte sud du Saint-Laurent. « Tu penses bien que je suis au courant, ricane Céline Gingras. Ce qu'on offre aux touristes, c'est pas des belles affaires à regarder dans les fenêtres de leur autobus, mais plutôt de les recevoir comme de la grande visite en leur servant un bon souper de famille, en les faisant danser au son de l'accordéon et en les hébergeant dans nos confortables maisons. »

Pour les Français en visite qui constituent l'unique clientèle des villages d'accueil, ce contact avec les gens et leur quotidien est bien souvent l'un des meilleurs moments d'un voyage passé à se trimballer en autocar des chutes Niagara à Québec. « Notre authenticité à nous, exulte Céline Gingras, il passe par l'hospitalité, pas dans le patrimoine bâti. Certaines de nos maisons d'accueil sont de simples bungalows. »

Même si la clientèle de Céline Gingras ne recherche pas à tout prix le typique dans l'environnement, on aurait tort, selon certains experts, de négliger l'apport patrimonial dans l'attrait qu'exercent les villages d'accueil. « C'est bien connu, quand on a le nez collé sur ses richesses, on a moins tendance à les discerner, dit Jean-François Demers, analyste au ministère du Tourisme. Les gens de Saint-Ubalde disent compter sur le seul patrimoine culturel, mais ils auraient tort de négliger la pérennité de leurs ressources architecturales et paysagères. »

M. Demers a en mémoire ce résident d'un village qui, avec les profits engendrés par un été de nuitées touristiques, a rénové sa maison en la couvrant entièrement de *clapboard* de plastique rose et gris. « Et des touristes qui revenaient pour une seconde année en furent très déçus, se remémore-t-il. Ça signifie simplement qu'on ne peut pas faire n'importe quoi sous prétexte que le produit est ciblé ailleurs. C'est une question d'équilibre qui va d'ailleurs dans les deux sens : il est des villages en Estrie qui veulent tellement faire typique que le moindre pannonceau rutilant des soi-disant charmes campagnards. Avec pour résultat une allure de porcelaine qui fait plutôt bidon. »

Il est toutefois possible de faire valoir les richesses patrimoniales du milieu sans pétrifier l'environnement. Ainsi, à Lac-Mégantic, on a retrouvé le passé écossais du bourg (cf. *Continuité* n° 59), à Drummondville, un centre-ville à la richesse historique et architecturale insoupçonnée (cf. *Continuité* n° 62), et à Maniwaki, sa vocation de ville de draveurs. Tous ces villages ont mis à profit leurs raisons d'être fiers. Ils sont devenus des destinations touristiques et ont su éviter le sacrifice de leur authenticité. ◀

